

Allégorie de la Caverne, Livre VII, « Politeia », Platon

Pouvons-nous enfin sortir du tunnel des interprétations ? Des propositions

L'analyse formulée ci-après fait référence à la traduction de [Bernard Suzanne](#). Celle-ci se trouve en fin de ce texte, et sur son site (<https://www.plato-dialogues.org/fr/plato.htm>)

Le célèbre texte du livre VII de Politeia, « l'Allégorie de la Caverne », continue de rester énigmatique, **parce que des détails narratifs continuent d'être peu pris en compte**, parce qu'ils ne sont pas assez analysés, « testés », parce que les différents éléments, étapes, niveaux, ne sont pas assez reliés pour que l'ensemble fasse sens. Un certain platonisme a imposé son palimpseste, par le texte de la différenciation entre le « sensible » et « l'intelligible », ce qui n'explique rien en ayant l'avantage de donner une impression de « science ». Avant de procéder à une analyse en bonne et due forme, il faut donc, comme des enquêteurs, relever des indices, quitte à ce que nous n'en comprenions pas le sens de leur présence.

Nous sommes invités à nous représenter une caverne, qui est un lieu d'habitation pour des êtres humains. Cette caverne est un habitat humain à l'intérieur d'un sol, ce qui, à l'époque de Platon et en Grèce, n'est pas commun, et renvoie, selon NOS connaissances, à des pratiques préhistoriques. Dans la culture grecque, la Déesse Calypso résidait dans une « grotte », une caverne, marine, et Ulysse va, pendant 7 ans, être proche d'une Immortelle, laquelle lui propose même de le diviniser, ce qu'il refuse, afin de reprendre son long chemin vers son île où il est Roi et l'époux d'une femme qui, elle aussi, ne l'oublie pas. Les humains qui habitent cette Caverne sont des prisonniers, puisque, « *depuis [qu'ils sont] enfants, les jambes et le cou [pris] dans des liens pour qu'ils restent en place et [514b] voient seulement devant eux, incapables donc de tourner la tête du fait du lien/de l'enfermement* ». Ils ne sont pas simplement des prisonniers parce qu'ils sont enfermés et attachés, mais parce qu'ils « *voient seulement devant eux, incapables donc de tourner la tête du fait du lien/de l'enfermement* ». Autrement dit : nous, dès le début du récit, nous avons une vision complète de la caverne, dans la mesure où nous voyons ces habitants et son « *entrée ouverte à la lumière sur toute la longueur de la caverne* », mais ces habitants-prisonniers, eux, « *voient seulement devant eux* », puisque des liens spécifiques les empêchent de tourner la tête. Autrement dit, ces prisonniers subissent un emprisonnement dans des conditions très pénibles, puisqu'ils sont assignés à une position et à une orientation, les obligeant à toujours voir la même chose. De ce qu'ils ne voient pas mais que nous voyons, il y a « *encore la lumière sur eux, venant d'en haut et de loin, d'un feu brûlant derrière eux ; et encore, entre le feu et les prisonniers, une route au-dessus, le long de laquelle vois un mur construit tout du long, semblable aux palissades placées devant les hommes par les faiseurs de prodiges (9), par dessus lesquels ils font voir leurs prodiges.* » De ce que ces prisonniers ne voient pas, il y, derrière eux, du côté de l'entrée de la Caverne, une source lumineuse, puisque l'intérieur de la grotte est éclairée, et un mur, « *construit* », autrement dit une oeuvre humaine, de séparation, qui empêche de voir ce qui se trouve derrière le mur, un mur que le narrateur compare aux « *palissades placées devant les hommes par les faiseurs de prodiges (9), par dessus lesquels ils font voir leurs prodiges.* », un mur derrière lequel il va se passer des choses, par des révélations, et, en même temps, des dissimulations, puisque le narrateur fait ainsi entrer dans le récit, même par une métaphore, des « *faiseurs de prodiges* ». Or, si souvent, cet élément du récit est négligé, comme s'il s'agissait d'une comparaison faite pour impressionner, sans plus. Les faiseurs de prodiges, c'est-à-dire des artisans faussaires qui créent des illusions spectaculaires, ne peuvent pas être cités ainsi, pour rien ou pour si peu.

D'autant que, à peine évoqué, il se trouve que le mur voit défiler « *des hommes portant [514c] et des ustensiles de toutes sortes dépassant du mur et des statues d'hommes[515a] et autres êtres vivants en pierre et en bois et façonnés de toutes les manières possibles (12), certains, comme c'est probable, faisant entendre des sons (13), d'autres restant silencieux parmi les porteurs.* » Mais qui peuvent être ces hommes, que font-ils ? Ils marchent, ils portent des outils, des statues d'hommes et autres êtres vivants, en pierre et en bois. Si la représentation des pauvres prisonniers était aisée à effectuer, l'injonction à ce « *Eh bien vois (11) maintenant* », n'a rien de simple. S'il est assez simple de se représenter des hommes, de manière indéterminée, qui marchent et qui transportent des choses, parvenir à préciser l'image de ce qu'ils sont et font est bien plus difficile. Or, trop souvent, les lectures interprétatives passent sur de tels détails, comme s'il s'agissait de peu ou de rien. Pourtant, le mouvement de ces Formes constantes, humains, outils, statues, est important puisque les prisonniers, qui ne voient pas ce qui se trouve derrière eux, sont tournés vers l'intérieur de la grotte, vers une paroi, qui, tel un écran, voit les ombres de ces Formes, puisque la lumière qui se trouve derrière elles, frappe ses Formes et, sur la paroi, les Formes se révèlent par une absence de lumière, par leurs limites, alors que le reste de la paroi est toujours uniformément éclairé. C'est une expérience que tout humain peut faire, le jeu de ce que nous appelons souvent les « ombres chinoises ». Les prisonniers perçoivent donc ces mouvements d'ombres, que nous appelons images, et des sons, ou du silence, l'absence de sons manifestée par le contraste avec les sons. Les prisonniers le sont, à vie, dans ces mêmes conditions : ils ne voient ce qui apparaît sur la paroi, ce qui se fait entendre par résonance, sans qu'ils fassent le lien avec ce qui se situe derrière eux. Ils associent les images aux sons. Dans une telle situation, le narrateur nous apprend que les prisonniers ne se contentent pas de regarder : au fur et à mesure, ils nomment ce qu'ils « voient », entendent, ils apprennent à « reconnaître ». Mais que voient-ils ? Rappelons-le : des formes humaines, des outils, des statues. « *Eh bien ! sans doute, s'ils étaient capables de dialoguer entre eux (16), les [choses] présentes étant les mêmes, ne crois-tu pas qu'ils prendraient l'habitude de donner des noms à ces [choses] mêmes qu'ils voient ? (17)*

Nécessairement.

Et quoi encore si de plus la prison produisait un écho en provenance de la [paroi] leur faisant face ? Chaque fois qu'un des passants ferait entendre un son, penses-tu qu'ils pourraient croire ce qui fait entendre un son autre que l'ombre qui passe ? (18)

Par Zeus, certes non !

[515c] Très certainement, repris-je, ceux-là ne pourraient tenir pour le vrai autre chose que les ombres des objets fabriqués. (19)

De toute nécessité, dit-il. (20) »

Etre un Prisonnier, c'est une situation subie par des contraintes, et c'est une situation dont il est possible de sortir, comme la personne qui écoute ce récit et qui se le figure, puisque, nous, nous voyons toute la caverne. Voilà qu'un prisonnier est « libéré », détaché de ses liens, éloigné de ses compagnons d'infortune. Il faut garder à l'esprit que ce prisonnier a passé toute sa vie dans cette situation, qu'il n'a jamais rien vu que les ombres sur la paroi; et que, comme nous l'apprend notre propre expérience, quand nous devons faire passer notre regard des ombres vers la lumière, la source lumineuse est telle que, pendant un certain temps, nous ne voyons plus rien, nous devons nous accoutumer à cette force, et nous pouvons voir...

Et qu'est-ce que le prisonnier voit ? Il voit tout ce qui se situait derrière eux : l'autre partie de la grotte, le mur avec les êtres humains qui passent, la source lumineuse, et il voit que ce que voient ses camarades d'infortune sont des effets d'optique et de son, que ce qu'ils voient existe bien en effet, tant en tant qu'ombres qu'en tant que source des ombres, mais que ses camarades ne se rendent pas compte qu'ils ne voient que les effets et pas les causes. L'ex prisonnier ne se contente pas d'aller jusqu'à la sortie de la Caverne, où se trouve ce mur, puisqu'il sort de celle-ci, et, COMME d'une Caverne terrestre, il commence à percevoir ce que, nous, nous avons l'habitude de percevoir quand nous nous trouvons dans un lieu terrestre ouvert, « à l'extérieur » comme on dit : les eaux, la nuit avec les étoiles (et, à l'époque de Platon, nulle pollution lumineuse pour empêcher de voir les étoiles), l'Univers, et, en journée, le Soleil.

*Accoutumance donc (42), je suppose, [voilà ce dont] il aurait besoin pour peu qu'il ait l'intention de voir par lui-même les [***] d'en haut, (43) et tout d'abord [ce sont] sans doute les ombres [que,] le plus facilement, il verrait distinctement, et au milieu de ça les images sur les eaux (44) des hommes et celles des autres [***], et même plus tard ceux-là mêmes (45), puis à partir de ceux-là (46), les [***] dans le ciel et le ciel lui-même, (47)il les contemplerait probablement plus facilement de nuit, en dirigeant son regard vers (48) la [516b] lumière des astres et de la lune, que pendant le jour [en le dirigeant] vers le soleil et celle du soleil. (49)*

Comment donc n'[en serait-il] pas [ainsi] ?

À la fin (50) donc, je suppose, [c'est] le soleil, non pas des reflets de lui (51) sur des eaux ou en quelque autre place (52), mais lui-même tel qu'en lui-même dans son espace propre, [qu']il serait éventuellement capable de voir distinctement et de contempler (53) tel qu'il est. (54)

Nécessairement, dit-il.

Et au milieu de ces [réflexions], (55) il déduirait donc par un raisonnement à son sujet (56) que c'est lui qui produit les saisons et les années et qu'il supervise tout [516c] ce qui est dans le domaine vu (57), et que, de ces [choses] qu'eux-mêmes voyaient (58), [il est] d'une certaine manière, de toutes, responsable. (59)

C'est évident, dit-il, qu'après cela, il en viendrait à ça !

Mais pourquoi est-ce que la liberté du prisonnier consiste à percevoir ce qui fait notre réalité « quotidienne » ? Y aurait-il un problème dans notre vision, au point que nous savions pas clairement ce que nous voyons, que ce que nous voyons, nous ne le voyons, pas, plus ? Le récit concerne notre perception optique. Avec nos yeux, que regardons-nous ? Le Ciel, les étoiles, ce qui existe vraiment ou des ombres ? Mais où voyons-nous ces ombres ? Nul ne vit dans une Caverne, comme un prisonnier. L'état de prisonnier est intimement lié à un regard limité, uniquement tourné vers des formes pour lesquelles s'associent des paroles, des sons, à des paroles, des sons. Mais où associons-nous images et sons ? Et comment ces images et sons peuvent-ils être eux-mêmes associés à des illusions, les « prodiges », réalisés par d'habiles faiseurs ?

La question est : quand est-ce qu'il y a « images et sons », et, dans ces « images », en lien avec elles, des « prodiges » ? Si les prisonniers le sont « depuis l'enfance », c'est que cette omniprésence, le caractère permanent, d'une telle structure intellectuelle-optique, a aussi commencé dans notre enfance. Et comment, dans notre enfance, avons-nous développé des « images » des choses ? Si les animaux regardent les choses telles qu'elles sont, nous, nous accompagnons les choses des mots auxquels nous les lions. C'est le langage humain qui nous constitue, en tant que « voyants », « entendants », et ce que nous voyons/entendons, c'est le langage et pas les choses même. Pour retrouver les choses même, il nous faut apprendre à faire sans le langage. Ce n'est pas qu'il soit intrinsèquement et totalement faux, un faussaire qui nous tromperait en tout, mais il n'est pas intrinsèquement vrai non plus : il est le véhicule d'images-sons, le son qu'il faut pour faire apparaître ces images, les sons auxquels ces images sont associées. Mais alors, avec ce langage, où sont les « prodiges » ? Ils sont divers, et, eux aussi, omniprésents. **Le langage, lui-même, est déjà, en soi, un prodige.** Evanescents, sons dans le vent ou formes dans le bois ou la pierre, il fait apparaître ce qui n'est pas là. Nous pouvons convoquer des armées, qu'il s'agisse d'ombres ou, hélas, de vrais soldats. En lui-même, les « prodiges » sont partout : des verbes qui évoquent des actions impressionnantes, des phrases qui résument des faits, des vies, des récits qui font intervenir des héros, des divinités. Obscurité tombée du Ciel comme une Kaaba, la couleur noire est devenue, avec l'écriture, dessins animés : dessins non animés dès lors qu'ils sont pris par eux-mêmes, dessins animés dès lors qu'ils sont énoncés. Et NOS dessins animés modernes ont montré des formes-écritures, avec des noms, des relations, des « prodiges ». Mouvement, voix : vies, et pourtant, rien de ce qui est ainsi suggéré n'a de vie, sauf par les « faiseurs de prodiges ». Mais, du temps de Platon, qu'étaient ces images-sons, ces visions-récits ?

Toute la difficulté de la compréhension de cette "allégorie" tient à ce que, ce qu'elle décrit dans un espace-temps large (l'espace dans lequel se situe le prisonnier, le temps pris par la production des phénomènes optiques et acoustiques), constitue une métaphore de ce qui advient dans les instants de la conscience, immédiatement, et ce parce que ce qui mène la danse, c'est ce qui introduit le mouvement des Formes, à savoir le Logos, le langage, à la fois, images et sons. Pour une conscience dont tant des conditions sont structurelles, fixes, l'évènement dans un tel cadre, c'est cette mobilité des signes, par lesquels la pensée advient. Ci-dessous, la traduction de référence est celle de Bernard Suzanne, mais l'interprétation-explication de cette allégorie, qu'il explicite dans les commentaires de sa traduction, n'est pas la même que celle qui est énoncée ici. Il appartient à chacune, chacun, de les prendre en compte, de les analyser et de se faire son propre avis.

Qu'est-ce qui est, du point de vue organique et psychique, est "*Comme dans une habitation souterraine ressemblant à une caverne*" ? [Bernard Suzanne précise](#) que la formulation dans le texte grec est "*hoion en katageiōi oikèsei spèlaiōdei.*", à savoir quelque chose "de *spèlaio-eidès*, c'est-à-dire « *en forme de caverne* » (...) *Il n'est question de « caverne (spèlaion) » proprement dite que dans la suite de la phrase, lorsqu'on dit que la lumière pénètre "sur toute la longueur de la caverne".* Deux de nos sens ont, quand l'être humain est vivant, des cavités, pour l'une occupée par un ovale, dans lequel l'organe bénéficie d'un "arrosage" permanent, l'oeil, et de l'autre, en partie vide, puisqu'elle fonctionne comme une chambre d'écho, l'oreille. Concernant la vue, [la description du phénomène optique](#) est "lumineuse", tellement la description scientifique est comparable à la description platonicienne dans cette "allégorie". Mais Platon veut penser l'ensemble du phénomène de la conscience, et ne se focalise donc pas uniquement sur le "voir", dont on sait à quel point ce sens était pour les Grecs un modèle de "connaissance". Le son a une importance cruciale puisque là où certains peuvent douter que, avec l'oeil, il y ait une lumière propre à la conscience, qui croise la lumière physique, nous ne sommes pas seulement récepteurs de sons, mais producteurs, avec la parole. Là encore, [la description scientifique du phénomène auditif](#) est aussi lumineuse...

L'ampleur de la signification sur les "*tois thaumatopoiou*", "les faiseurs de prodiges", interpelle. **Qui et comment, y-a-t-il des "prodiges" ?** La plupart du temps, l'interprétation donnée à ce sens s'est réduite à son extériorisation, comme avec les "marionnettistes". Mais la conscience est à la fois invisible et faire-visible, parce qu'elle se dédouble, par exemple entre l'image vue dans la perception et l'image "secrète", celle qui se trouve à la base de l'image vue, celle que la description scientifique place entre le fond de l'oeil et le cerveau, par des impulsions électriques, que le cerveau ordinateur "décrypte". **Par le Logos, l'Humain est un "faiseur de prodiges"**, à commencer dès les histoires qu'il se raconte, qui sont contées tant aux enfants comme aux adultes. **Par exemple, avec l'Odyssée, Homère** est un faiseur de prodiges : il fait apparaître et disparaître des Dieux, il amène Ulysse jusqu'aux "enfers" pour parler aux âmes des héros, Circé accomplit des actes magiques, etc. Ce qui est "épique" se manifeste aussi dans l'époque, avec les "miracles" attribuées par des Grecs à un Périclès, comme à un Socrate. Le Logos transporte bien "*skeuè te pantodapa huperechonta tou teichiou kai andriantas kai alla zôia lithina te kai xulina kai pantoia eirgasmena*", [ce que Bernard Suzanne traduit par](#) "*des ustensiles de toutes sortes (skeuè) dépassant du mur et des statues d'hommes (andriantas) et autres êtres vivants (zôia) en pierre et en bois et façonnés de toutes les manières possibles*". Dans les représentations que nous appelons "Odyssée", les mots évoquent bien des "*ustensiles de toutes sortes*", un bateau, une épée, une amphore, des statues d'hommes et autres êtres vivants, des statues puisque ce ne sont pas de véritables hommes-animaux, mais des imitations sans vie, à qui nous donnons la vie par des mouvements physiques, par la parole. Quand nous entendons le récit de l'Odyssée, Platon nous dit que nous jouons avec... des "poupées", même si celles-ci sont de prédominance masculine, comme y insiste Bernard Suzanne : "*Ce qui par contre diffère d'une liste à l'autre, c'est d'une part la présence dans notre liste seulement du mot andriantas (« statues d'hommes ») et d'autre part la présence dans la liste de l'analogie de la ligne seulement de phuteuton (« qui est engendré »). Andriantas est l'accusatif pluriel d'andrias, mot dérivé de anèr (génitif andros), qui, comme je l'ai déjà signalé dans la [note 7](#), veut dire « homme », non pas, comme anthrôpos, au sens d'espèce et par opposition aux dieux ou aux animaux, mais par opposition à femme, c'est-à-dire l'homme sexué de sexe masculin, le « mâle » par opposition à la « femelle » (qui serait gunè). Le sens premier d'andrias est donc « statue d'homme (mâle) », même si, par généralisation, il finit par pouvoir signifier « statue » au sens général.*"

Ils sont "*semblables à nous*", et donc, nous sommes semblables à eux. Sommes-nous des "prisonniers" ? Les explications historiques de ce texte ont voulu y voir un état/niveau de conscience, distinct de celui du "libéré", des "libérés", et, par exemple, pour se "libérer", il suffisait de se tourner vers "l'intelligible". Mais si nous sommes décrits comme des "prisonniers attachés", qu'est-ce qui, dans notre condition universelle, dès et depuis l'enfance, nous imposent une telle condition ? **Si nous revenons à notre réalité corporelle, organique, nous n'avons aucune liberté quant à ses caractéristiques, à son conditionnement** : nous voyons grâce à nos yeux et notre cerveau, par les liens qui les lient, mais nous n'avons pas de contrôle sur le type de visions qu'ils nous donnent, et nous savons que notre "vision" de ce qui nous entoure n'est pas du tout la même que pour les mammifères, les insectes, les poissons. Notre vision nous impose des oeillères : nous voyons parce que nous ne voyons que ce qui nous est possible de voir, et, sur le plan de l'audition, notre audition est limitée à une gamme d'ondes, et, en dessous d'un certain niveau, au dessus d'un autre, nous n'entendons plus. Les "*ustensiles de toutes sortes (skeuè) dépassant du mur et des statues d'hommes (andriantas) et autres êtres vivants (zôia) en pierre et en bois et façonnés de toutes les manières possibles*", nous les voyons aussi, par le Logos, bien que nulle image extérieure n'en existe, et même si, à partir de nos représentations, nous pouvons en produire une image extérieure. Et est-ce que nous nous percevons, par nos conditions d'existence, des "prisonniers" ? Non : à l'instar des "prisonniers" qui regardent la paroi et qui en parlent, nous nous percevons comme des consciences "libres", et toute une pensée dite "philosophique" s'est historiquement constituée pour affirmer, décrire, cette "liberté", laquelle, en effet, existe, mais à partir de conditions et dans des cadres, limités.

Cette expérience des limites, physiques, intellectuelles, les personnes dont nous marquons le fait qu'elles soient spécialement « handicapées » (et ce alors que nous le sommes tous, à des degrés divers, de différentes manières) la subissent concrètement, depuis leur naissance ou un moment de leur vie. Elles n'ont pas le choix. Sans « handicap », nous n'en faisons pas la même expérience consciente, pourtant, nous sommes affectés de terribles limites, dans le déplacement, l'aisance gestuelle, les formes même de notre propre corps qui peuvent ne pas être adéquates à notre volonté.

Pourquoi les "prisonniers" sont contraints de regarder "devant" eux ? Par leurs regards, par nos regards eux-mêmes. Et nous savons que si nous pouvons, comme le prisonnier libéré, avoir un regard "panoramique" sur notre situation, ce ne sont pas nos yeux qui nous le permettent mais notre pensée. **Or, c'est à partir du recul sur cette situation, qu'il est possible de changer de vocabulaire pour qualifier ce que deviennent ces "ustensiles de toutes sortes (skeuè) dépassant du mur et des statues d'hommes (andriantas) et autres êtres vivants (zôia) en pierre et en bois et façonnés de toutes les manières possibles" un fois qu'ils sont vus par un autre regard, capable de produire une mise en perspective : des ombres.** Pourquoi ? L'Ulysse nommé dans le récit n'EST PAS l'Ulysse, "âme, c'est, pour les vivants pris individuellement, et plus spécifiquement pour les anthrôpoi, le principe d'intelligibilité, qui permet de les comprendre non seulement en tant que membre de telle ou telle « espèce » (eidos), par exemple « homme », ou « cheval », ou « olivier », mais aussi en tant que cet individu particulier, par exemple Socrate ou Glaucon". L'Ulysse, véritable être humain, si tant est qu'il ait existé, n'est pas celui que chaque prisonnier se représente, mais un être façonné, une "statue d'homme". Élément d'un récit vivant, il a une vie que notre souffle/notre parole lui donne, mais pris en tant que tel, comme par exemple l'image créée par un artiste pour le représenter, il n'est qu'une ombre. Nous connaissons aussi ce phénomène par son dédoublement matériel, avec les "dessins animés". Pour chaque instant du récit, des formes ont été constituées pour représenter des "personnages", lesquels n'ont aucune existence. Mais, par le mouvement et le son, ils "prennent vie", une imitation de. Notre conscience parlante/pensante fonctionne de la même manière, en autonomie : chacun dessine mentalement ses propres représentations, et souvent, dans la vie, nous faisons l'expérience, en parlant de telle ou telle figure, que "je ne me la représentais pas ainsi".

"Eh bien ! sans doute, s'ils étaient capables de dialoguer entre eux [\(16\)](#), les [choses] présentes étant les mêmes, ne crois-tu pas qu'ils prendraient l'habitude de donner des noms à ces [choses] mêmes qu'ils voient ? [\(17\)](#) Nécessairement." Ces prisonniers sont à côté les uns des autres, comme nous vivons, séparés, et souvent, à côté les uns des autres, même désormais "à côté", à distance, mais reliés par une seule chose, le langage (ce qui correspond à ce dont nous faisons l'expérience depuis 30 ans, avec l'informatique/électronique, la téléphonie, les réseaux, les applications, à savoir abolir les distances). Dialoguer, c'est ce que nous faisons universellement, non pas dans un sens socratique, philosophique, mais comme nous le désignons en français par plusieurs verbes, parler, discuter, bavarder. Il s'agit là de ce qui se fait la vie humaine, dans l'espace et dans le temps. Nous nous parlons, en nommant les choses, que ce soit celles que nous voyons comme celles qui ne se voient pas par nos yeux mais par notre capacité de figuration. Et c'est ainsi que le récit de Socrate a commencé : "Eh bien ! après cela, dis-je [\(4\)](#), représente-toi...". Représente-toi, autrement dit, fais ce que tu fais constamment, en sachant en outre que, en représentant ce qui te tient à cœur, tu te représentes aussi toi-même. Avec "L'Odyssée", les Grecs se représentaient eux-mêmes, une représentation à la fois, présentation de ce qu'ils furent vraiment ET fiction.

"Ne crois-tu pas qu'ils prendraient l'habitude de donner des noms à ces [choses] mêmes qu'ils voient ?" **Donner des noms : voilà tout ce que font les "prisonniers". C'est dire l'importance de cette activité.** "ou tauta hègei an ta paronta autous nomizein onomazein haper horôien". Donner des noms, c'est une formule pour désigner ce qu'est et fait, le langage, ce que nous faisons avec. Nommer, formuler, c'est relier un objet, une "chose", à un signe, dont nous connaissons les variations dans les langues, y compris les variations de signification. Et nous parlons en désignant des choses et des êtres, lesquelles, à chaque fois, ne sont, factuellement, que des ombres, pour la réalité propre de notre conscience, mais que nous interprétons toujours en tant qu'éléments de la Vie, en leur donnant, d'une manière ou d'une autre, une vie. Or, de ces deux choses, il y a une différence entre celles qui sont, et celles dont l'existence repose uniquement sur notre figuration, des fictions.

Le Soleil de notre représentation n'est que l'ombre du Soleil réel, mais la Gorgone n'est que la représentation d'un néant d'existence, qui, pourtant, acquiert de l'être par cette représentation même. Si les animaux vivent dans un rapport absolu à ce qui est, nous introduisons dans le monde des choses à partir de... rien, en leur donnant de l'être. Et nous tenons fermement à nombre de nos représentations, parce qu'elles sont, à nos yeux, plus que des représentations. C'est ce dont le futur ex prisonnier libéré fera l'expérience, une expérience dont, bien souvent, nous n'avons aucune explication, si ce n'est par des métaphores (rejeter le monde matériel pour se tourner vers le "spirituel").

C'est que, si nous sommes conditionnés, "déterminés", nous pouvons passer du statut, universel, normal, nécessaire, du "prisonnier" au "libéré", dès lors que nous portons notre regard sur l'ensemble de notre conditionnement, parce que nous pouvons tant vouloir voir ce qui est vu de tous que ce qui n'est pas vu de tous, est voilé, se cache, par volonté ou de fait. Ce ne sont pas nos yeux qui nous offrent cette vue panoramique, mais notre pensée. **La "libération" du prisonnier consiste seulement à se tourner vers ce qui impose de telles conditions de pensée, de représentation, de perception : il s'agit de se voir... pensant, parlant,** et ainsi de ce à quoi nous contribuons à transporter par le mouvement individuel comme collectif du langage vivant. Ce sur quoi le texte a déjà anticipé en nous révélant les "dessus" de l'affaire, le narrateur y revient par une deuxième vague

"Chaque fois que [\(23\)](#) quelqu'un aurait été libéré et serait contraint subitement de se lever [\(24\)](#) et aussi de tourner le cou et de marcher et d'élever son regard vers la lumière, mais en faisant tout cela, éprouverait de la douleur et en outre, du fait des scintillements, serait incapable de voir distinctement [\(25\)](#) ce dont [\[515d\]](#) auparavant il voyait les ombres, que penses-tu qu'il dirait si quelqu'un lui disait qu'auparavant il voyait des frivolités [\(26\)](#) alors que maintenant, un peu plus proche de ce qui est et tourné vers des [choses] qui sont plus [\(27\)](#), il porte un regard empreint de plus de rectitude [\(28\)](#), et [si] de plus, chacune des [choses] qui passent [\(29\)](#), [en les] lui montrant [\(30\)](#), il [le] contraignait en questionnant à discerner dans ses réponses ce que c'est ? [\(31\)](#) Ne penses-tu pas qu'il serait dans l'embarras [\(32\)](#) et qu'il croirait les [choses] vues auparavant plus vraies que celles maintenant montrées ? [\(33\)](#)

Et même de beaucoup ! dit-il.

[\[515e\]](#) Et si donc en outre il le contraignait à porter son regard vers la lumière elle-même, [\(34\)](#) que ses yeux lui feraient mal [\(35\)](#) et qu'il se déroberait en se retournant vers ce qu'il est capable de voir distinctement, et qu'il tiendrait celles-ci pour réellement plus claires [\(36\)](#) que celles qui seraient montrées ?

C'est ça, dit-il.

*Si alors, repris-je, de là quelqu'un le tirait de force (37) tout au long de la montée rocailleuse et escarpée (38), et ne le lâchait pas avant de l'avoir tiré dehors à la lumière du soleil, est-ce qu'il ne s'affligerait pas [516a] et ne s'indignerait pas d'être tiré, et, quand il serait arrivé à la lumière, ayant les yeux pleins de l'éclat [du soleil] (39), ne pourrait rien voir de ce qui est maintenant dit vrai (littéralement : ne pourrait pas même voir un [seul]des [***] maintenant dits vrais) ? (40) Probablement pas, dit-il, du moins pas tout de suite. (41) "*

Celui qui est en cours de "libération" a du mal à voir parce qu'il est désormais tourner vers la source lumineuse et vers les formes par lesquelles lui et les autres humains pensent et parlent d'eux-mêmes et du monde. **Or, puisqu'il s'agit du Logos lui-même, il s'agit là d'une autre face du Logos, qui lui est consubstantiel, tout en ayant une traduction ontologique, avec le cosmos, qui existe indépendamment de nous. Regarder vers les principes de notre conscience, pensée, universelle, n'a rien de facile, parce que nous lui préférons le langage collectif vivant, celui qui transporte tant de fictions et divertissements. Raconter des histoires, se raconter des histoires, est infiniment plus amusant, et ce parce qu'il est impossible d'en "sortir", puisqu'il s'agit là de notre condition** - et Platon ne s'est pas contenté de créer la toute première Université de l'Histoire, puisqu'il a aussi participé à cette omniprésence des récits de figuration, par ses Dialogues, avec son héros, Socrate, mais aussi par le fameux récit sur la civilisation disparue, dont la "performance" historique n'a jamais été égalé (la plupart des interprètes s'accordent à considérer que le récit du "Critias" est une fiction, un "mythe", mais depuis des siècles, ce récit est devenu une légende, une source d'inspirations, de recherches). Comme il n'est pas possible de ne pas être un "prisonnier", au sens d'un être déterminé par des conditions qui le limitent, il ne s'agit pas de se libérer pour ne plus vivre qu'en dehors de la "Caverne", puisque, une fois en dehors, notre condition reste la même, et nous continuons à nommer les choses. Mais l'ambition de Platon est de rendre possible l'articulation entre les deux niveaux, parce que, au deuxième, nous pouvons limiter les effets extrêmement problématiques du langage (les malentendus, les erreurs de compréhension, les manipulations), en nous concentrant sur les choses elles-mêmes, lesquelles choses sont le cosmos lui-même, dont la Terre est partie prenante.

*En effet, le libéré est désormais en capacité de "voir par lui-même les [***] d'en haut, (43) et tout d'abord [ce sont] sans doute les ombres [que,] le plus facilement, il verrait distinctement, et au milieu de ça les images sur les eaux (44) des hommes et celles des autres [***], et même plus tard ceux-là mêmes (45), puis à partir de ceux-là (46), les [***] dans le ciel et le ciel lui-même, (47)il les contemplerait probablement plus facilement de nuit, en dirigeant son regard vers (48) la [516b] lumière des astres et de la lune, que pendant le jour [en le dirigeant] vers le soleil et celle du soleil. (49)*

Comment donc n'[en serait-il] pas [ainsi] ?

À la fin (50) donc, je suppose, [c'est] le soleil, non pas des reflets de lui (51) sur des eaux ou en quelque autre place (52), mais lui-même tel qu'en lui-même dans son espace propre, [qu'il] serait éventuellement capable de voir distinctement et de contempler (53) tel qu'il est. (54) "

Or, que voit-il ? Il voit ce que nous voyons, dès lors que nous nous taisons : l'Univers dans lequel nous "vivons", alors que, par le fait de "nommer les choses", nous avons pris l'habitude de vivre dans et à côté de, COMME SI l'Univers n'existait pas. Il est fascinant d'écouter les discussions publiques dans les Etats/cités des pays riches qui, depuis quelques années, témoignent que les consciences qui habitent ceux-ci, se sont souvenues qu'il existait un "Univers" matériel dont elles dépendaient et sur lequel elles produisaient des effets profonds. "Libéré", parvenu à cette hauteur qui est notre propre réalité, SI nous le voulons, si nous y prêtons attention, il ne s'agit pas de nier la vie humaine, individuelle, collective, définie par "les prisonniers", mais de la relier à ce pur et simple fait, le fait de ce qui existe pour en avoir, par des études, des recherches, une attention réelle et sérieuse, des connaissances. Et ce que Platon annonce-là relie les humains, observateurs du cosmos, de la "nature", du vivant, à celles et ceux qui vont vouloir en avoir des connaissances, ce dont toute la pensée de Platon a pour objet d'en valoriser la possibilité, la réalité, la valeur - ce que nous avons pris pour habitude de qualifier de "science" ou "sciences". **On pourra dire qu'il s'agit là de dire "peu de choses", mais, précisément, la mise en perspective historique, comme dans la "Caverne", nous démontre que cette impulsion et cette valorisation des connaissances ont été bloquées pendant plusieurs siècles par une volonté farouche de maintenir une bulle humaine, une volonté qui n'a jamais disparu puisqu'elle s'est prolongée**

depuis l'apparition des "sciences", y compris par leur subversion pour les faire servir à des narratifs anti scientifiques (le racisme étant l'un des meilleurs/pires exemples). Et si un "prisonnier" voulait impérativement "libérer" ces frères de condition, pour les amener à se penser comme des "prisonniers", dans la plus parfaite perception du "sujet libre", en qualifiant leur propre vie d'ombre, n'ayant pas plus de réalité que les "ombres sur la paroi"

"ne prêterait-il pas à rire et ne dirait-on pas de lui qu'étant monté là-haut, il est revenu les yeux endommagés, (75) et que ça ne vaut vraiment pas la peine d'essayer (76) d'aller là-haut ? Et celui qui entreprendrait de les délivrer et de les faire monter, si tant est qu'ils puissent le tenir en leurs mains et le tuer, ne le tueraient-ils pas ? (77)

À toute force ! dit-il."

Ne prêterait-il pas à rire ? Parce qu'un "prisonnier" qui reviendrait de cette hauteur pour, en parlant avec ses frères, caractériser leur condition proprement humaine, nécessaire, comme si elle était, au contraire, contingente, horriblement mutilée de sa propre vérité/liberté, aurait-il compris ce dont il a fait l'expérience ? Il ne faut pas oublier que les Grecs ont fait l'expérience de ce "nihilisme", avec les cyniques, et notamment Diogène de Sinope, le Cynique. **Le "Politeia", de Platon est, notamment, une réponse structurée du "Politeia" de Diogène.** La "libération" cynique conduit à Diogène, "un Socrate devenu fou", selon Platon. Si Platon a pu faire un lien entre Socrate et Diogène, c'est qu'ils étaient donc à ses yeux semblable ET divers, puisque Diogène était aussi un Socrate, mais "devenu fou", c'est-à-dire perdu pour ses frères et soeurs, précisément parce que Diogène les considérait, les traitait, comme des esclaves, par comparaison avec lui, "l'homme libéré". Il prétait à rire. Mais la MEME logique que Diogène, menée avec plus de volonté et de rigueur, conduirait le "libérateur" à sa mort : soit parce qu'il nierait la condition humaine avec tant de violence que cette négation serait insupportable, soit parce qu'il priverait les humains des joies de leurs FANTAISIES, ce dont les humains ne peuvent se passer. Faut-il le démontrer ? L'iconoclasme, qui existe par exemple en Afghanistan, avec les Talibans, n'est pas populaire, et pour cause, puisqu'il entend priver les humains, des représentations et des jeux : pas de football, pas de cinéma, etc. A l'inverse, les pays riches sont ceux où ces fantaisies sont omniprésentes.

L'Allégorie constate que si elles sont structurelles, indispensables, elles doivent être tempérées par une "ouverture" avec ce qui n'a aucun caractère tragi-comique, les existences et les faits de l'Univers. Et entre le GIEC et les dirigeants politiques mondiaux, nous constatons un hiatus parce que les scientifiques exposent des faits, par des connaissances, dont les conclusions sont pour le moins fâcheuses, et que les dirigeants disent avoir reçu le message sans en prendre réellement acte, en engageant les réformes nécessaires, notamment au motif de leurs coûts (on se demande ce que coûtera une planète encore plus abîmée, fragilisée...). Dans notre Dôme humain, nous vivons dans une atmosphère artificielle, mais nous dépendons de l'existence même de l'Univers, à travers la Terre elle-même. L'ignorance, la négation, de nos conditions d'existence, nous promettent des drames, alors même que nous sommes censés avoir le souci de notre existence. C'est ce qui explique la profonde différence entre Platon et Diogène, lequel avait décidé de vivre selon l'anarchie de ses désirs et volontés, et non selon ce qui est bon pour soi et pour les autres. Nous voyons que depuis 2500, cette absence de souci et de volonté du Bien, de tant, pour notre existence continue d'être déterminante. Elle fut déterminante dans l'enquête socratique-philosophique. Il ne faut donc pas nous contenter d'en avoir conscience, de connaître leurs analyses, leurs réponses, mais de tenter de, enfin, dépasser cette absence, dont la signification concrète est terrible, avec l'humain qui vit à côté de sa propre humanité, comme une... ombre, dans une mauvaise histoire.

Jean-Christophe Grellety - Action Littéraire - <https://www.laction-litteraire.fr>

NB : si les extraits du texte de Platon sont cités par la traduction de Monsieur Bernard Suzanne, cela n'implique pas qu'il y ait un accord sur cette interprétation entre ce remarquable traducteur, passionné, dont il faut encore saluer le travail, et l'auteur de ce texte. Il suffit pour cela de comparer ses analyses en commentaires de ses traductions, et de les comparer avec ce texte.

[514a] (3) Eh bien ! après cela, dis-je (4), représente-toi d'après une épreuve telle que celle-ci notre nature par rapport à l'éducation et au fait de ne pas être éduqué. (5) Vois (6) donc des hommes (7) comme dans une habitation souterraine ressemblant à une caverne (8), ayant l'entrée ouverte à la lumière sur toute la longueur de la caverne, dans laquelle ils sont depuis [qu'ils sont] enfants, les jambes et le cou [pris] dans des liens pour qu'ils restent en place et [514b] voient seulement devant eux, incapables donc de tourner la tête du fait du lien/de l'enfermement ; et encore la lumière sur eux, venant d'en haut et de loin, d'un feu brûlant derrière eux ; et encore, entre le feu et les prisonniers, une route au-dessus, le long de laquelle vois un mur construit tout du long, semblable aux palissades placées devant les hommes par les faiseurs de prodiges (9), par dessus lesquels ils font voir leurs prodiges. (10)

Je vois, dit-il

Eh bien vois (11) maintenant le long de ce mur des hommes portant [514c] et des ustensiles de toutes sortes dépassant du mur et des statues d'hommes [515a] et autres êtres vivants en pierre et en bois et façonnés de toutes les manières possibles (12), certains, comme c'est probable, faisant entendre des sons (13), d'autres restant silencieux parmi les porteurs.

Étrange, dit-il, [l']image [que] tu dis, et prisonniers étranges ! (14)

Semblables à nous, repris-je ; ceux-ci en effet, pour commencer, d'eux-mêmes et les uns des autres, penses-tu qu'ils voient autre chose que les ombres tombant sous l'effet du feu sur la [paroi] de la caverne qui leur fait face ?

Comment donc, dit-il, si en effet ils sont contraints de garder leurs têtes immobiles [515b] tout au long de leur vie ?

Mais quoi des [objets] transportés ? Ne [serait-ce] pas pareil pour ça ? (15)

Et comment !

Eh bien ! sans doute, s'ils étaient capables de dialoguer entre eux (16), les [choses] présentes étant les mêmes, ne crois-tu pas qu'ils prendraient l'habitude de donner des noms à ces [choses] mêmes qu'ils voient ? (17)

Nécessairement.

Et quoi encore si de plus la prison produisait un écho en provenance de la [paroi] leur faisant face ? Chaque fois qu'un des passants ferait entendre un son, penses-tu qu'ils pourraient croire ce qui fait entendre un son autre que l'ombre qui passe ? (18)

Par Zeus, certes non !

[515c] Très certainement, repris-je, ceux-là ne pourraient tenir pour le vrai autre chose que les ombres des objets fabriqués. (19)

De toute nécessité, dit-il. (20)

Examine maintenant, repris-je, leur libération et leur guérison des liens et de l'absence de bon sens (21) : que serait-elle si, de manière naturelle, (22) il leur arrivait les [avatars, péripéties,...] que voici ? Chaque fois que (23) quelqu'un aurait été libéré et serait contraint subitement de se lever (24) et aussi de tourner le cou et de marcher et d'élever son regard vers la lumière, mais en faisant tout cela, éprouverait de la douleur et en outre, du fait des scintillements, serait incapable de voir distinctement (25) ce dont [515d] auparavant il voyait les ombres, que penses-tu qu'il dirait si quelqu'un lui disait qu'auparavant il voyait des frivolités (26) alors que maintenant, un peu plus proche de ce qui est et tourné vers des [choses] qui sont plus (27), il porte un regard empreint de plus de rectitude (28), et [si] de plus, chacune des [choses] qui passent (29), [en les] lui montrant (30), il [le] contraignait en questionnant à discerner dans ses réponses ce que c'est ? (31) Ne penses-tu pas qu'il serait dans l'embarras (32) et qu'il croirait les [choses] vues auparavant plus vraies que celles maintenant montrées ? (33)

Et même de beaucoup ! dit-il.

[515e] Et si donc en outre il le contraignait à porter son regard vers la lumière elle-même, (34) que ses yeux lui feraient mal (35) et qu'il se déroberait en se retournant vers ce qu'il est capable de voir distinctement, et qu'il tiendrait celles-ci pour réellement plus claires (36) que celles qui seraient montrées ?

C'est ça, dit-il.

Si alors, repris-je, de là quelqu'un le tirait de force (37) tout au long de la montée rocailleuse et escarpée (38), et ne le lâchait pas avant de l'avoir tiré dehors à la lumière du soleil, est-ce qu'il ne s'affligerait pas [516a] et ne s'indignerait pas d'être tiré, et, quand il serait arrivé à la lumière, ayant les yeux pleins de l'éclat [du

soleil] [\(39\)](#), ne pourrait rien voir de ce qui est maintenant dit vrai (littéralement : ne pourrait pas même voir un [seul]des [***] maintenant dits vrais) ? [\(40\)](#)

Probablement pas, dit-il, du moins pas tout de suite. [\(41\)](#)

Accoutumance donc [\(42\)](#), je suppose, [voilà ce dont] il aurait besoin pour peu qu'il ait l'intention de voir par lui-même les [***] d'en haut, [\(43\)](#) et tout d'abord [ce sont] sans doute les ombres [que,] le plus facilement, il verrait distinctement, et au milieu de ça les images sur les eaux [\(44\)](#) des hommes et celles des autres [***], et même plus tard ceux-là mêmes [\(45\)](#), puis à partir de ceux-là [\(46\)](#), les [***] dans le ciel et le ciel lui-même, [\(47\)](#) il les contemplerait probablement plus facilement de nuit, en dirigeant son regard vers [\(48\)](#) la [\[516b\]](#) lumière des astres et de la lune, que pendant le jour [en le dirigeant] vers le soleil et celle du soleil. [\(49\)](#)

Comment donc n'[en serait-il] pas [ainsi] ?

À la fin [\(50\)](#) donc, je suppose, [c'est] le soleil, non pas des reflets de lui [\(51\)](#) sur des eaux ou en quelque autre place [\(52\)](#), mais lui-même tel qu'en lui-même dans son espace propre, [qu']il serait éventuellement capable de voir distinctement et de contempler [\(53\)](#) tel qu'il est. [\(54\)](#)

Nécessairement, dit-il.

Et au milieu de ces [réflexions], [\(55\)](#) il déduirait donc par un raisonnement à son sujet [\(56\)](#) que c'est lui qui produit les saisons et les années et qu'il supervise tout [\[516c\]](#) ce qui est dans le domaine vu [\(57\)](#), et que, de ces [choses] qu'eux-mêmes voyaient [\(58\)](#), [il est] d'une certaine manière, de toutes, responsable. [\(59\)](#)

C'est évident, dit-il, qu'après cela, il en viendrait à ça !

Et quoi encore ? Se remémorant [\(60\)](#) sa première habitation et la sagesse [\(61\)](#) de là-bas et ses compagnons de prison d'alors, ne penses-tu pas que lui, d'une part, se déclarerait heureux [\(62\)](#) du changement et qu'eux par contre, il les prendrait en pitié ?

Tout à fait !

Et puis, les honneurs et les louanges, si certaines avaient cours alors entre eux, et les prérogatives accordées à celui qui voyait de la manière la plus pénétrante [\(63\)](#) ce qui passait et se souvenait le mieux de ce qui avait coutume de passer en premier, ou en dernier, [\[516d\]](#) ou ensemble, et donc pour cela le plus capable de deviner ce qui allait arriver, [\(64\)](#) crois-tu qu'il en aurait encore le désir [\(65\)](#) et qu'il enverrait ceux d'entre eux qui étaient honorés et investis du pouvoir, ou qu'il éprouverait ce [que décrit/qu'éprouve] Homère et préférerait mille fois être « un cultivateur travaillant à gages pour un autre homme sans ressources » [\(66\)](#) et subirait n'importe quoi plutôt que cette manière de se former des opinions [\(67\)](#) et cette vie là ?

[\[516e\]](#) C'est ça, dit-il, je le pense moi aussi : accepter de tout subir plutôt que de vivre ainsi !

Et maintenant, réfléchis en toi-même à ceci [\(68\)](#), repris-je. Si en sens inverse un tel [homme], [re]descendant [\(69\)](#) vers son siège [\(70\)](#), s'[y r]asseyait, est-ce qu'il n'aurait pas les yeux pleins d'obscurité, [\(71\)](#) venant subitement du soleil ?

Tout à fait certes, dit-il.

Et alors ces ombres, si de nouveau [\(72\)](#) il devait, lui émettant des jugements étayés par des investigations, entrer en compétition avec ceux-là [qui ont] toujours [été] prisonniers, [\(73\)](#) au moment où il aurait la vue faible, [\[517a\]](#) avant que ses yeux ne fussent rétablis --et le temps ne serait pas court, tant s'en faut ! jusqu'à l'accoutumance--, [\(74\)](#) ne prêterait-il pas à rire et ne dirait-on pas de lui qu'étant monté là-haut, il est revenu les yeux endommagés, [\(75\)](#) et que ça ne vaut vraiment pas la peine d'essayer [\(76\)](#) d'aller là-haut ? Et celui qui entreprendrait de les délivrer et de les faire monter, si tant est qu'ils puissent le tenir en leurs mains et le tuer, ne le tueraient-ils pas ? [\(77\)](#)

À toute force ! dit-il.